



HAL
open science

Les langues romanes sont-elles des langues comme les autres ? Ce qu'en pense le DÉRom. Avec un excursus sur la notion de déclinaison étymologique

Eva Buchi

► To cite this version:

Eva Buchi. Les langues romanes sont-elles des langues comme les autres ? Ce qu'en pense le DÉRom. Avec un excursus sur la notion de déclinaison étymologique. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2014, 109/1, pp.257-275. 10.2143/BSL.109.1.3064311 . halshs-01108434

HAL Id: halshs-01108434

<https://shs.hal.science/halshs-01108434>

Submitted on 18 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LANGUES ROMANES SONT-ELLES DES LANGUES COMME LES AUTRES ?

CE QU'EN PENSE LE DÉROM.

AVEC UN EXCURSUS SUR LA NOTION DE DÉCLINAISON ÉTYMOLOGIQUE

RÉSUMÉ. — *L'étymologie romane considère en général qu'en raison de l'abondance des témoignages écrits du latin, réputé être l'ancêtre commun des idiomes romans, les étymons du lexique héréditaire n'ont pas besoin d'être reconstruits à travers les opérations très contraintes de la reconstruction comparative, mais peuvent être prélevés dans les dictionnaires latins : les langues romanes ne seraient donc pas des langues comme les autres. Le présent article s'interroge sur le bienfondé de ce particularisme flagrant de la linguistique romane à travers les résultats de recherche du projet DÉRom (Dictionnaire Étymologique Roman).*

1. Introduction

Les linguistes romanistes ont depuis longtemps conçu leur activité de recherche – et il faut s'en féliciter – en étroite liaison avec le latin et la linguistique latine. En revanche, seuls quelques rares romanistes inscrivent résolument leur activité de recherche dans la linguistique générale¹. Cette donnée sociologique – pour faire court : une pléthore de romanistes qui fondent leurs travaux historiques sur le latin (ou de plus en plus, avec le recul des humanités, de romanistes vaguement fascinés par le latin) face à une pénurie de romanistes qui orientent leurs travaux, même historiques, dans le cadre de la linguistique tout court – explique probablement, au moins en partie, un particularisme flagrant – dès qu'on y pense – de l'étymologie romane. En effet, contrairement à l'étymologie austronésienne, bantoue, germanique ou indo-européenne, l'étymologie romane considère en général qu'en raison de l'abondance des témoignages écrits du latin, réputé être l'ancêtre commun des idiomes romans, les étymons du lexique héréditaire roman n'ont pas besoin d'être reconstruits à travers les opérations très contraintes de la grammaire comparée (*cf.* par exemple Hock 1986, p. 581-626 ; Anttila 1989, p. 229-263 ; Fox 1995, p. 57-91 ; Rankin 2003 ; Campbell 2004, p. 125-147 ; Ringe & Eska 2013, p. 228-255), mais peuvent être prélevés – au besoin moyennant quelques modifications *ad hoc* (“*fiddled with*” *classical Latin*, Buchi 2010, p. 2) – dans les dictionnaires latins (“méthode de la pioche”, Chambon 2010, p. 65). Cette attitude de recherche qu'adopte l'étymologie romane n'est en réalité que le reflet d'une option plus générale de la linguistique romane, telle qu'elle se manifeste dans les traités et manuels : “les ouvrages de référence encore usuels en matière de linguistique comparative romane [...] ne recourent pas à la grammaire comparée-reconstruction : ni à ses principes, ni à ses méthodes, ni à ses techniques, ni à sa terminologie” (Chambon 2007, p. 60-61). De tout ce qui précède, on pourrait tirer la conclusion que les langues romanes ne sont pas des langues comme les autres : elles n'auraient pas à être étudiées selon les mêmes principes méthodologiques que les autres langues du monde.

Cette conception d'une linguistique romane pouvant se passer de la grammaire comparée (au sens technique du terme) a été vivement critiquée par deux publications programmatiques de Jean-Pierre Chambon, qui conclut dans l'une d'elles : “il conviendrait [...] d'appliquer aux parlars romans la méthode comparative : rien qu'elle, telle quelle, et, pour tout dire, dans sa sèche simplicité” (Chambon 2007, p. 68). Cet appel au comparatisme, qui n'est d'ailleurs pas

¹ Une première version de cet article a été présentée dans la section « Linguistique générale/linguistique romane » du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013). Nos remerciements les plus chaleureux s'adressent aux confrères ayant participé à la discussion qui a suivi notre exposé, de même qu'à Jean-Pierre Chambon (Université de Paris-Sorbonne), à qui nous devons d'importantes notes de relecture sur une première version du manuscrit.

sans rappeler celui que lancèrent naguère deux éminents sinisants pour une autre famille linguistique bénéficiant du douteux privilège de disposer de témoignages écrits d'un système linguistique assimilé par raccourci à la protolangue (Norman & Coblin 1995)², a été entendu par les romanistes. En effet, c'est le programme ambitieux, et en même temps élémentaire, dressé par Jean-Pierre Chambon que le projet DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) se donne comme objectif de mettre en pratique.

L'option comparatiste et reconstructionniste du DÉRom a donné lieu à un débat méthodologique animé, notamment dans les colonnes de la revue de la Société de linguistique romane (Vàrvaro 2011a ; Buchi & Schweickard 2011a ; V&arongrave; 2011b ; Buchi & Schweickard 2011b ; cf. aussi Buchi à paraître). Le présent article se propose de contribuer à ce débat en cours non pas en convoquant des considérations d'ordre théorique (pour lesquelles nous renvoyons aux analyses métascientifiques pénétrantes de Jean-Pierre Chambon : Chambon 2007 ; 2010 ; à paraître), mais en étudiant concrètement, à partir des 73 articles actuellement publiés du dictionnaire, ce que la méthode comparative peut apporter à l'étymologie romane. En fin de parcours, les langues romanes seront déclarées "normales" si l'on constate que pour elles aussi, placer la grammaire comparée-reconstruction au centre de l'étymologie du lexique héréditaire produit des résultats plus puissants que ceux obtenus par la méthode traditionnelle, fondée en définitive sur les données du latin écrit.

2. Établissement des propriétés phonologiques des étymons

Le premier volet de cette enquête concerne le signifiant des étymons du lexique héréditaire roman. Il consiste à poser la question de savoir si parmi toutes les méthodes connues, le recours à la reconstruction comparative donne les meilleurs résultats possibles quant à l'établissement des propriétés phonologiques des étymons. Parmi les 73 items convoqués, deux ensembles se dégagent : un ensemble pour lequel le prélèvement des étymons dans la lexicographie latine semble donner à première vue des résultats aussi précis que la méthode comparative, et un groupe où cette dernière s'impose d'emblée comme plus performante. Le premier groupe comprend par exemple les étymons suivants :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>brūma</i>	<i>brūma</i> (von Wartburg 1928)	<i>brūma</i> (Stemper/Pfister 2001)	*/'brum-a/ (Birrer/Reinhardt/Chambon 2013)
<i>crēscēre</i>	<i>crēscēre</i> (von Wartburg 1945)	—	*/'kresk-e-/ (Maggiore 2011/2012)
<i>rōta</i>	<i>rōta</i> (von Wartburg 1962)	—	*/'rōt-a/ (Groß 2012)

Il faut bien dire que la notation des étymons, dans le cadre de l'étymographie traditionnelle, représentée ici par le REW₃, le FEW et le LEI, à l'aide du système graphique du latin brouille un peu les cartes. Une autre difficulté pour comparer les résultats des deux approches réside dans le fait que les dictionnaires en question hypostasient comme étymons des mots-formes (par exemple des infinitifs), tandis que le DÉRom retient des unités lexicales, donc des entités plus abstraites. Mais ces différences de surface mises à part, on a l'impression, en première approche, qu'il y a équivalence, du point de vue phonologique,

² Nos vifs remerciements s'adressent à Laurent Sagart (CRLAO/CNRS & EHESS) pour la communication de cette publication.

entre les trois étymons traditionnellement mis en avant et leurs correspondants dans le DÉRom.

Quand on y regarde de plus près, il apparaît toutefois qu'il n'en est rien. On observe en effet que les étymons du REW₃, du FEW et du LEI comportent des voyelles longues (<ē> /e:/, <ū> /u:/) et brèves (<ĕ> /e/, <ō> /o/) là où celles des étymons du DÉRom varient en fonction de leur seul degré d'aperture : /u/ (fermée), /e/ (mi-fermée), /ɔ/ (mi-ouverte). Or, le témoignage concordant des langues romanes conduit à penser que leur ancêtre commun ne connaissait pas d'opposition de quantité, mais seulement des oppositions de timbre. C'est d'ailleurs ce que l'on a toujours enseigné ; pour ne citer que le manuel de Meyer-Lübke :

Le latin possédait originairement cinq voyelles qui pouvaient être longues ou brèves : *ā ā ; ē ē ; ī ī ; ō ō ; ū ū*. [...] Mais, dans le cours des siècles, il y eut des changements. Une différence qualitative s'attacha à la différence quantitative ; les voyelles toniques longues devinrent fermées, les brèves ouvertes : *ĕ > ɛ, ē > e, ĭ > i, ī > i, ō > o, ō > o, ū > u, ū > u*. Il n'y a que *ā* et *ā* qui paraissent avoir eu le même timbre. [...] Plus tard encore, la différence quantitative disparut [...]. Toutes les langues romanes partent de cet état, qui peut être considéré comme étant celui du latin vulgaire. (Meyer-Lübke 1890, vol. 1, p. 53-54)

Une seconde différence structurelle réside dans le fait que les étymons du DÉRom portent la marque d'un accent d'intensité. Comme le témoignage quasiment unanime des langues romanes – et même tout à fait unanime si l'on considère le français non pas dans ses structures contemporaines, mais dans celles qu'il présentait au Moyen Âge – conduit à penser que le protoroman connaissait l'accent lexical, la présence de cette unité phonologique suprasegmentale se justifie.

Même si ces différences entre les résultats des deux approches sont bien réelles, la plus-value de la méthode comparative sera sans doute plus immédiatement apparente dans le cas suivant :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>vīndīcāre</i>	<i>vīndīcare</i> (von Wartburg 1960)	—	*/β̄ndik-a-/ (Celac 2010–2013)
<i>vīnum</i>	<i>vīnum</i> (von Wartburg 1960)	—	*/β̄in-u/ (Delorme 2011–2013)

En vertu du critère des traits phonétiques partagés, un protophonème fricatif bilabial se recommande en effet comme ancêtre commun de la fricative labiodentale /v/ (par exemple français /v/ dans *vaincre*, *vin*) et de l'occlusive bilabiale /b/ (ainsi gascon /b/ dans *benjá*, [b̄n]). Or, le graphème <v> des Romains traduit, à l'initiale et devant consonne, le phone [w] et le phonème /u/ (Touratier 2005, p. 62-64). On peut en conclure que la notation <v> du REW₃ et du FEW et la notation /β̄/ du DÉRom renvoient à deux réalités linguistiques distinctes.

En outre, la méthode traditionnelle de l'étymologie romane est ici victime de la graphie conservatrice et figée du latin, qui pratique un amalgame entre les phonèmes /b/ et /β̄/ que la reconstruction incite à distinguer :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>bībēre</i>	<i>bībēre</i>	<i>bibere</i>	*/b̄iβ̄-e-/ (Delorme 2011–2013)

	(von Wartburg 1924)	(Calò/Pfister 1996)	(Groß/Schweickard 2010–2013)
--	---------------------	---------------------	------------------------------

Enfin, un dernier cas de figure est constitué des étymons où même le nombre de phonèmes des étymons auxquels les deux méthodes conduisent est différent :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>battuëre</i>	<i>battuere</i> (von Wartburg 1924)	<i>batt(u)ere</i> (Calò/Pfister 1995)	*/'batt-e-/ (Blanco Escoda 2011–2013)
<i>februarius</i>	<i>februarius</i> (von Wartburg 1932)	—	*/'fɛ'βrari-u/ (Celac 2009–2013)
<i>hěděra</i>	<i>hěděra</i> (von Wartburg 1949)	—	*/'ɛder-a/ (Reinhardt 2010–2013)
<i>hěrba</i>	<i>hěrba</i> (von Wartburg 1949)	—	*/'ɛrb-a/ ~ */'ɛrβ-a/ (Reinhardt 2010–2013)

Le fait est qu'aucun des cognats romans cités dans ces articles ne présente un phonème qui inciterait à postuler */-u-/ ou */-h-/ dans ces quatre étymons.

Le cas de */'batt-e-/ est intéressant, car les auteurs de l'article du LEI, Fernando Calò et Max Pfister, conscients de l'inadéquation de l'étymon *battuere*, repris aux dictionnaires latins, par rapport aux issues qu'il est censé expliquer, présentent le graphème <u> entre parenthèses, rapprochant ainsi leur étymon de la réalité phonique que tout invite le romaniste à reconstruire.

Les signifiants des étymons mis en avant par la méthode traditionnelle et ceux produits par la reconstruction comparative des cas commentés jusqu'ici (*brūma* et */'brum-a/, *vīndicare* et */'βindik-a-/, *battuëre* et */'batt-e-/) sont tout de même relativement proches, ce qui explique sans doute que des générations de romanistes ont pu considérer que la linguistique romane pouvait se passer sans problème de la grammaire comparée. Mais proche ne signifie pas identique : tels le nord magnétique, déterminé par l'axe du champ magnétique terrestre, et le nord géographique, défini par l'axe de rotation de la terre, les résultats des deux méthodes diffèrent clairement. Et, pour filer la métaphore, de la même manière que la différence d'angle que l'on peut observer sur la boussole entre le nord magnétique et le nord géographique porte le nom de déclinaison magnétique, on pourrait appeler *déclinaison étymologique* la différence entre les résultats de recherche de la méthode traditionnelle, latinisante, et ceux de la reconstruction comparative.

D'ailleurs, à l'instar de la déclinaison magnétique, qui varie non seulement d'un point à l'autre, mais aussi, en raison de la migration du pôle magnétique, dans le temps, la déclinaison étymologique varie d'un dictionnaire à l'autre, voire d'un étymologiste à l'autre, et – pour les dictionnaires, comme le FEW et le LEI, dont la rédaction s'étend sur plusieurs dizaines d'années, d'une époque à l'autre : quand Calò et Pfister prennent l'initiative, en 1995, de rompre avec la tradition en substituant l'étymon *batt(u)ere* à l'étymon *battuere* de leurs prédécesseurs, ils réduisent considérablement la déclinaison étymologique. Toutefois, dans la mesure où un résultat de recherche ne tire sa valeur que de la démarche scientifique qui l'a

généralisé, il est bien évident que la déclinaison étymologique ne se réduira jamais à zéro, y compris dans les cas (théoriques) où les résultats des deux méthodes seraient identiques.

3. Établissement des propriétés sémantiques des étymons

Ayant récemment consacré un article à la reconstruction des propriétés sémantiques des étymons (Buchi 2012), nous passerons plus rapidement sur cet aspect de la reconstruction lexicale, pour n'insister que sur un seul point, à notre avis capital : la méthode comparative donne notamment des résultats plus riches (et plus réalistes) dans le cas des étymons polysémiques. En effet, l'expérience du DÉRom montre que la nouvelle méthode aboutit bien plus souvent que son aînée à des étymons présentant plus d'un sens. Dans la mesure où la polysémie lexicale est un des traits universels des langues naturelles, il semble permis d'y voir une avancée de la discipline. Le tableau suivant illustre ce point par des exemples concrets :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>fames</i> / <i>*famīne</i> « faim »	<i>fames</i> « faim » (von Wartburg 1931)	—	<i>*/'ϕamen/</i> « faim ; famine ; désir » (Buchi/González Martín/Mertens/Schlienger 2012)
<i>sagitta</i> « flèche »	<i>sagitta</i> « flèche » (von Wartburg 1961)	—	<i>*/sa'gitt-a/</i> « flèche ; courson ; éclair » (Delorme 2011–2013)
<i>tītio</i> , <i>-ōne</i> « tison »	<i>tītio</i> « tison » (Müller 1966)	—	<i>*/ti'tion-e/</i> « tison ; charbon (maladie des céréales) » (Jactel/Buchi 2012/2013)

On passera rapidement sur les deux premiers cas. Pour **/'ϕamen/*, s'il est vrai qu'un étymon monosémique du REW₃ et du FEW (« faim ») a été remplacé par un étymon présentant trois sens (« faim ; famine ; désir ») dans le DÉRom, cette différence, loin de pouvoir être imputée à la méthode, s'explique par un raté ponctuel de l'étymographie pré-déromienne. En effet, la lexicographie latine donne bien accès aux trois sens reconstituables par la méthode comparative. Pour le dire dans les termes employés dans l'article du DÉRom même :

Le corrélat du latin écrit [...] est usuel durant toute l'Antiquité (dp. Livius Andronicus [* ca 285 – † 204], TLL 6, 229) dans le sens « faim », connu depuis Cicéron (50 av. J.-Chr., TLL 6, 231) dans celui de « famine » et depuis Virgile (* 70 – † 19, TLL 6, 233) dans celui de « désir ».

La même chose vaut pour **/sa'gitt-a/*. En adéquation avec leur comportement de recherche habituel, le REW₃ et le FEW auraient donc très bien pu traiter les sens « famine » et « désir » du premier étymon et les sens « courson » et « éclair » du second en termes de survivances du latin.

La situation est différente pour **/ti'tion-e/* : le sémème secondaire « charbon (maladie des céréales) » n'est pas attesté en latin écrit de l'Antiquité (∅ OLD). Il se situe de ce fait dans une sorte l'angle mort définitoire de la méthode traditionnelle : comme cette dernière n'est pas

ascendante, mais descendante, ce qui manque en latin classique aura toujours tendance à être expliqué comme une innovation idioromane (post-protoromane)³.

Par ailleurs, on peut aussi constater que dans certains cas, la méthode traditionnelle, qui prélève le sens des étymons dans les dictionnaires latins, aboutit à des significés erronés. C'est le cas pour les deux étymons suivants :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>anīma</i> « âme »	<i>anīma</i> « âme » [commentaire : « souffle, air ; âme »] (Chambon 1983)	<i>anima</i> « vent ; souffle ; esprit ; souffle vital » (Marinucci/Pfister 1986)	*/'anim-a/ « âme ; cœur ; estomac » (Schmidt 2010–2012)
<i>mens, mēnte</i> « esprit ; sens »	<i>mens</i> « sens ; raison ; esprit » (Baldinger 1968)	—	*/'ment-e/ « esprit ; tempe ; manière » (Groß 2011–2013)

Ni « vent » ni « souffle », sens que le LEI attribue à l'étymon d'it. *alma* et de ses cognats, ne sont ainsi continués dans les parlers romans, pas plus que « sens ; raison », sémèmes que le REW₃ et le FEW fournissent pour l'étymon d'esp. *miente* et de ses cognats : leur présence dans la formalisation des deux étymons est due au seul fait qu'ils soient attachés à *anima* et *mens* en latin classique (écrit) : il s'agirait d'un angle que l'on peut ne juger que “trop vivant” au sein du paradigme traditionnel.

L'un dans l'autre, la conclusion s'impose que la déclinaison étymologique est assez importante dans le domaine sémantique.

4. Établissement des propriétés morphosyntaxiques des étymons

Pour établir les propriétés morphosyntaxiques des étymons, les résultats de la méthode comparative ne font souvent que confirmer les hypothèses que la méthode traditionnelle avait générées : l'étymon de fr. *lieu* et de ses cognats, protorom. */'lok-u/, est bien un substantif masculin (cf. Gouvert 2011–2013 in DÉRom s.v. */'lok-u/), comme *locus*, son corrélat du latin écrit, et l'étymon d'it. *frangere* et de ses cognats, */'ϕrang-e-/, est bien un verbe transitif (cf. Morcov 2013 in DÉRom s.v. */'ϕrang-e-/), comme *frangere*, son corrélat du latin écrit.

Mais les cas où la méthode traditionnelle donne des résultats incomplets, voire erronés, dans le domaine de la combinatoire restreinte des étymons existent bel et bien. Cela concerne par exemple la valence verbale :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>clāmāre</i> [v.intr./tr.] « appeler ; nommer »	<i>clamare</i> [v.intr./tr.] « appeler » (von Wartburg 1939)	—	*/'klam-a-/ v.intr./tr./pron. (Mertens/Budzinski 2012/2013)
<i>crēscēre</i> [v.intr.] « croître »	<i>crēscēre</i> [v.intr.] « croître » (von Wartburg 1945)	—	*/'kresk-e-/ v.intr./tr. (Maggiore 2011/2012)

³ Pour ce terme (et cette notion), développés au sein du DÉRom, cf. Buchi & Schweickard 2009, p. 101.

Que l'ancêtre commun de dacoroum. *chema*, sard. *kramare*, esp. *llamar* etc. ne connaisse pas seulement un emploi intransitif et transitif, mais aussi un emploi pronominal ; que l'ancêtre commun d'it. *crescere*, fr. *croître*, occit. *creisser* etc. ne connaisse pas seulement un emploi intransitif, mais aussi transitif : ce type de connaissance microsyntaxique représente une plus-value générée par la méthode comparative. Là aussi, l'ancienne méthode se révèle prisonnière de la description du latin fournie par les dictionnaires – TLL n'atteste ni la valence pronominale pour *clamare* ni la valence transitive pour *crescere* –, et des traits morphosyntaxiques même largement partagés par les cognats romans sont d'office déclarés innovants s'ils ne présentent pas de correspondant en latin écrit. Ce type d'analyse, récurrent, est d'autant plus insinuatif qu'il est en général implicite. Dans notre second exemple, von Wartburg prend toutefois explicitement position : “Die verschiedenen bed. nüancen, die das verbum im gallorom. hat, bestehen meist schon im lt. [...]. Im gallorom. kommt neu dazu die transitive verwendung” (von Wartburg 1945 in FEW 2, 1328b, CRÈSCÈRE). La méthode du DÉRom, qui établit les propriétés morphosyntaxiques de ses étymons sur la base d'une comparaison de celles des cognats romans, est ici plus puissante : à partir de quinze cognats à valence transitive (sarde, dacoroumain, méglénoroumain, aroumain, istriote, italien, frioulan, français, francoprovençal, occitan, gascon, catalan, espagnol, asturien, portugais), Marco Maggiore, le rédacteur de l'article */kresk-e-/, ne pouvait que reconstruire un étymon transitif.

Pour ce qui est du domaine nominal, on citera par exemple :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
<i>fames</i> /* <i>famīne</i> ∅ [s.f. ?]	<i>fames</i> ∅ [s.f. ?] (von Wartburg 1931)	—	*/ <i>ϕamen</i> / s.n. (Buchi/González Martín/Mertens/Schlienger 2012)
<i>laurus</i> ∅ [s.f. ?]	<i>laurus</i> ∅ [s.f. ?] (von Wartburg 1949)	—	*/ <i>laur-u</i> / s.m. (Reinhardt/Richter 2011/2012)
<i>vīnāceus</i> [adj.] « relatif au vin »	dérivation idioromane (von Wartburg 1960)	—	*/ <i>βi'n-aki-a</i> / s.f. (Delorme 2010–2012)

Ce qui frappe d'emblée, quand on compare les résultats de recherche mis en avant par les deux approches, c'est le caractère plus explicite du discours lexicographique du DÉRom, qui dote systématiquement ses étymons d'indications concernant la partie du discours dont ils relèvent, tandis que l'étymographie pré-déromienne semble considérer que de telles indications sont largement superflues.

Or on sait que le REW₃ et le FEW (de même que le LEI) sont marqués par une bonne dose d'implicite méthodique : ces dictionnaires n'assignent une catégorie grammaticale à leurs étymons que si elle diffère de celle du latin classique. Après consultation du TLL, on pourrait donc compléter les entrées *fames* et *laurus* par l'indication *s.f.* pour « substantif féminin ».

Si cette lecture interprétative correspond très certainement à l'intention communicative de Meyer-Lübke et de von Wartburg, elle n'est pas sans poser des problèmes. Concernant l'étymologie de fr. *faim* et de ses congénères, la méthode comparative incite en effet à analyser le féminin */*ϕame*/ comme issu d'une recatégorisation secondaire et à reconstruire

comme protoforme originelle, notamment sur la base du cognat sarde, le neutre */ϕamen/ (cf. Buchi *et al.* à paraître ; Buchi & Greub 2013). Pour ce qui est des cognats réunis dans l'article */laur-u/, ils sont tous masculins, ce qui incite à attribuer à leur ancêtre commun, en dépit du genre féminin très majoritairement attesté pour latin *laurus* (TLL 7/2, 1059-1062), le genre masculin aussi.

Parmi les 73 séries de cognats considérées ici, celle où la déclinaison étymologique en matière morphosyntaxique est la plus flagrante est celle formée d'italien *vinaccia* s.f. « marc de raisin », occitan *vinassa* « marc de vin » et de leurs congénères. Il faut mettre à part le FEW, qui analyse à tort cet ensemble d'unités lexicales comme des dérivés idioromans (c'est-à-dire de création post-protoromane)⁴. Pour ce qui est du REW₃, comme à son accoutumée, il ne donne pas d'indication explicite concernant la partie du discours à laquelle appartient l'étymon proposé, *vīnāceus*. Mais comme Meyer-Lübke le glose par « relatif au vin », il ne fait pas de doute qu'il s'agit d'un adjectif. En établissant la nomenclature de la première phase de rédaction du DÉRom, nous avons naïvement repris cette catégorisation : l'étymon provisoire se lisait alors */βi'n-aki-u/ (adj.). C'est lors du processus rédactionnel que Jérémie Delorme établit, sur la base de la nature substantivale de l'ensemble des cognats, la nature substantivale de l'étymon (cf. Delorme 2011, p. 313-314).

5. Établissement d'étymons dépourvus de corrélats en latin écrit

Il est un (petit) sous-ensemble du lexique héréditaire roman pour lequel la doxa a toujours admis l'utilité de la méthode régressive (mais pas forcément de la reconstruction comparative, cf. Chambon à paraître, p. 11-12) : il s'agit des unités dont l'étymon est dépourvu d'un corrélat en latin écrit. C'est précisément cette place que la linguistique romane traditionnelle attribue à la grammaire comparée (ou en tout cas à un pâle reflet de grammaire comparée à la sauce romane) : celle d'un pis-aller auquel on a recours quand la méthode philologique échoue. Pour ce segment du lexique, et pour ce segment seul, l'approche traditionnelle admet donc le caractère “normal” des langues romanes.

Parmi les articles actuellement en ligne du DÉRom, cela concerne quatre étymons :

REW ₃ 1935	FEW	LEI	DÉRom
dérivation idioromane	* <i>aprilu</i> (von Wartburg 1970 in FEW 25, 60a, APRĪLIS)	“probabilmente già latino *APRILIU-” (Lupis/Pfister 1987 in LEI 3, 370, APRĪLIS)	*/a'pril-i-u/ (Celac 2009–2013)
évolution sémantique idioromane	longob. <i>barbas</i> (von Wartburg 1968)	“barba [« oncle »] è dunque forma latina con un'im- pronta semantica germanica” (Glessgen/Pfister 1994 in LEI 4, 1245, BARBA [s.f.])	*/'barb-a/ ² s.m. « oncle » (Schmidt/Schweickard 2010–2013)
dérivation	“greffe préfixale en	—	*/es'kult-a-/

⁴ Cf. cependant la note suivante, qui laisse penser que von Wartburg s'est au moins posé la question d'un éventuel héritage : « Dieser pejorative ablt. typus auf -acia ist weit verbreitet : it. *vinaccia*, kat. *vinassa*, sp. *vinaza* » (von Wartburg 1960 in FEW 14, 483a, n. 9).

idioromane	<i>ex-''</i> (Chauveau 2000 in FEW 25, 1060a, AUSCULTARE)		(Schmidt/Schweickard 2010–2012)
<i>*mōntanea</i>	latméd. <i>*montanea</i> (Baldinger 1966)	—	*/mon't-ani-a/ s.f. « région montagneuse ; montagne » (Celac 2012/2013)

Comme la doctrine traditionnelle admet à priori la nécessité du recours à la grammaire comparée dans les cas où l'étymon n'est pas "attesté", c'est-à-dire, en termes plus précis, dans ceux où il est dépourvu d'un corrélat en latin écrit de l'Antiquité, il pourra être intéressant de tester, pour les quatre cas considérés, dans quelle mesure l'étymographie pré-déromienne s'astreint à l'application du programme de la reconstruction comparative. Quatre degrés d'adhésion semblent pouvoir être dégagés :

(1) Premièrement, dans trois cas sur quatre, le REW₃ se situe au degré zéro de la reconstruction : il n'identifie pas les lexèmes à étymologiser en question comme des cognats, mais les analyse comme des créations idioromanes. Une fois de plus, on pourra donc constater que des traits – en l'occurrence, des unités lexicales entières – absents du latin écrit se situent dans l'angle mort de l'étymologie héréditaire opérant au sein du paradigme 'latinisant'.

(2) Le deuxième degré est atteint quand Meyer-Lübke pose l'étymon **mōntanea*, qui ressemble beaucoup à un étymon trouvé par la méthode comparative, mais n'en est pas réellement un. En aucun cas, en effet, la reconstruction à partir de cognats comme italien *montagna*, francoprovençal *montagni* ou portugais *montanha* n'aurait abouti à une protoforme présentant un /o/ bref (cf. ci-dessus 2.) ou la diphtongue /ea/ ou [ea] (plutôt que /ia/ [ja]) ; la reconstruction aurait également abouti obligatoirement à un item présentant un accent lexical. L'étymon **mōntanea* relève donc du *fiddled with classical Latin* (cf. ci-dessus 1.) : on a noté un dérivé de latin *mons*, *-tis* s.m. « montagne » sous la forme qu'il aurait revêtue en latin classique.

(3) Le signifiant de l'étymon posé par Kurt Baldinger dans le FEW, **montanea*, dépourvu de marque de quantité, représente un pas dans la bonne direction. En revanche, le glottonyme *latméd.* pose problème : en aucun cas le latin médiéval, par définition contemporain des parlers romans, et en l'occurrence langue emprunteuse d'un romanisme, ne peut constituer leur ancêtre commun. Cet exemple illustre le graphocentrisme de l'étymologie traditionnelle épinglé déjà par Jean-Pierre Chambon (Chambon 2010, p. 63-64) : la dérivation est projetée sur le latin médiéval, car le substantif *montanea/montania* s.f. « région montagneuse ; montagne ; dune » (808–1182, NGML ; DC ; Niermeyer) s'y trouve attesté : préférence est donnée à un étymon attesté dans un système linguistique qui ne constitue aucunement la protolangue plutôt qu'à un étymon reconstruit.

D'après le FEW, l'étymon serait issu d'une conversion déadjectivale : "neben das klt. MONTANUS 'gebirgig' trat im mlt. schon früh das adj. *montaneus*, wohl aus *montanus* nach *campaneus* umgebildet (s. *locus montaneus* in der Vita S. Mochuae, ALL 1, 439) ; ebenso trat das substantivisch verwendete n.pl. **montanea* neben im mlt. weiterlebendes *montana* (parallel zu *campaneus*) mit der kollektiven bedeutung 'gebirge'" (Baldinger 1966 in FEW 6/3, 103b-104a, *MONTANEA). Du point de vue morphosémantique, cette hypothèse n'est toutefois pas très plausible – celle d'une ellipse à partir d'un syntagme nominal le serait davantage –, sans parler du fait que l'adjectif *montaneus* soit très peu attesté (∅ DC ; ∅ Niermeyer ; ∅ NGML). C'est en se détachant des attestations écrites de la pseudo-protolangue pour conduire une véritable reconstruction comparative que l'on arrive, avec Victor Celac, à la solution qui

satisfait tous les critères : une dérivation en */mōnt-e/ s.m. « montagne » + */-'ani-/ « (suffixe à valeur collective) ».

(4) Enfin, on a plaisir à découvrir trois cas où l'analyse linguistique (au moins sous-jacente⁵) de l'étymographie pré-déromienne coïncide avec celle du DÉRom : il n'est pas faux de dire que l'étymon */a'pril-i-u/ remonte à von Wartburg 1970, que */barb-a/² s.m. « oncle » a été trouvé par Gleßgen et Pfister en 1994, et que */es'kult-a-/ est dû à une hypothèse étymologique de Chauveau remontant à 2000.

Parmi les trois items, **aprilu*, sous la plume de von Wartburg, se présente sous la forme la plus aboutie, car la protoforme est explicitement citée dans le discours méta-étymologique : “Im gallorom. lebt neben der Form auf *-il* auch eine auf *-ille* weiter, die auch schon im Roland belegt ist. Diese weist auf eine Grundlage **aprilu* zurück, welche wohl auf umbildung nach den monatsnamen auf *-ius* beruht (MARTIUS, JUNIUS, JULIUS)” (von Wartburg 1970 in FEW 25, 60a, APĪLIS).

Pour ce qui est des deux autres cas, si la solution étymologique est bien fournie dans les commentaires étymologiques, l'étymon en tant que tel n'y a pas droit de cité : on cherche en vain une mention explicite de lat. **excultare* v.tr. « écouter » et de lat. **barba* s.m. « oncle » dans les commentaires étymologiques des articles en question du LEI⁶ et du FEW. Pourquoi ce non-dit ? Martin Gleßgen, Max Pfister et Jean-Paul Chauveau, trois représentants de la fine fleur de l'étymologie romane, auraient-ils considéré ces étymons comme des variantes intralexicales de ceux apparaissant dans les lemmes des articles où ils sont traités ? Cette hypothèse interprétative semble improbable, car tant le passage de *ascultare*⁷ à **excultare* que celui de *barba* s.f. à **barba* s.m. fait intervenir un processus morphologique (une greffe préfixale dans le premier cas, une conversion dans le second), de sorte qu'on a clairement affaire à des unités lexicales distinctes de leurs bases dérivationnelles. La non mise en exergue d'étymons dépourvus de corrélat en latin écrit nous semble donc plutôt traduire une certaine réserve méthodique à leur égard. Cette dernière n'est pas, bien entendu, à mettre sur le compte de rédacteurs individuels : ce qui est en jeu ici, c'est le programme lexicographique des *opera magnissima* que sont le FEW et le LEI, qui, dans leur conception macrostructurelle, sont orientés largement, en dépit de certaines ouvertures à la reconstruction (Schweickard 2012, p. 174-175), vers le latin écrit :

L'étymon peut ne pas être attesté dans la langue de départ, mais représenter une base reconstruite d'après la méthode historico-comparative. De tels étymons sont marqués par un astérisque, selon la tradition en linguistique historique. Leur statut n'a rien de précaire aux yeux des étymologistes modernes [*sic* !]. Néanmoins, Wartburg évite le plus possible de retenir une forme non attestée comme lemme ; ainsi il enfreint l'ordre alphabétique afin d'éviter l'astérisque dans (*dis-*) TAHEINS [17, 291b]. (Büchi 1996, p. 46-47)⁸

En outre, pour que l'on puisse considérer que la méthode comparative a effectivement été appliquée jusque dans ses dernières conséquences, il conviendrait que l'analyse lexicologique, qui aboutit à un étymon dépourvu d'un corrélat en latin écrit de l'Antiquité, soit reflétée dans le traitement lexicographique qui lui est accordé : les trois étymons dégagés plus ou moins explicitement dans le commentaire étymologique devraient pouvoir bénéficier du statut de

⁵ On ajoutera : *et abstraction faite de l'accent lexical, qui est négligé.*

⁶ La mention de BARBA dans “un problema centrale è costituito dal lat. tardo BARBA ‘zio ; zio paterno’ dell’Edictum Rothari (643)” (LEI 4, 1241-1242) ne constitue pas une mention de l'étymon, mais celle d'une attestation en latin médiéval.

⁷ Cf. Chauveau 2000 in FEW 25, 1059b-1060a : “It. AUSCŪLTARE, du fait de la réduction de la diphtongue initiale sous l'influence du *u* de la syllabe suivante (v. MLEinf³ 159), est devenu *ascultare*, forme attestée depuis le 2^e s. (ThesLL 2, 1534)”.

⁸ Aprile (2004, p. 54-60 [2.8 Le unità lessicali ricostruite]) ne contient pas d'observation équivalente, mais des considérations analogues semblent pouvoir être formulées pour le LEI.

lemme étymologique, ce qui n'est le cas pour aucun des trois. Dans la mesure où une analyse lexicologique est d'autant mieux assumée qu'elle trouve un écho explicite dans la structure lexicographique, une certaine marge de progression se profile ici.

6. Conclusion

Quelles conclusions tirer de nos observations au terme de ce rapide survol ? Pour en revenir à la question posée dans le titre, nous espérons avoir réussi à montrer que les langues romanes sont des langues comme les autres dans le sens où, au moins dans le domaine de l'étymologie, le recours à la reconstruction comparative est aussi indispensable pour elles qu'il l'est pour n'importe quelle autre famille ou branche linguistique du monde. La déclinaison étymologique entre résultats fournis par la méthode fondée sur les données du latin écrit et résultats fournis par la méthode comparative est bien réelle, que ce soit dans le domaine phonologique, sémantique ou morphosyntaxique, et on peut même y adjoindre – ce qui constitue sans doute le résultat le plus étonnant de notre étude – le cas particulier des étymons dépourvus d'un corrélat en latin écrit de l'Antiquité. L'étendue de cette déclinaison étymologique se dévoilera au fur et à mesure de l'avancement des travaux autour du DÉRom ; pour l'heure, il paraît en tout cas prématuré de la qualifier de négligeable, comme le font (sans avancer d'arguments) deux confrères américains :

The reconstructed ancestor of the Romance languages can be compared with actually attested Classical Latin ; the experiment reveals that Proto-Romance was a dialect of first-century CE [= ?] Latin, not identical with the upper-class urban Latin of our texts, but only modestly different from it in unremarkable ways. (Ringe & Eska 2013, p. 229)

Ces quelques pages auront donc contribué, selon la formule de Maurice Molho, à « montrer ce qu[e la linguistique romane] pourrait ou devrait être si elle voulait suivre les voies tracées par la grammaire comparative » (Molho 1996, p. 345) : aux yeux du DÉRom, les langues romanes sont des langues comme les autres. Pour autant, vu l'importance que nous accordons à la reconstruction comparative, préconiserions-nous de renoncer complètement au témoignage du latin écrit de l'Antiquité ? Non, bien au contraire : une fois que les étymons protoromans ont été proprement reconstruits selon la méthode comparative, il devient possible de les confronter – dans leurs propriétés phonologiques, sémantiques et morphosyntaxiques, mais aussi dans leur position diasystématique – avec leurs corrélats en latin écrit de l'Antiquité. Le parti pris de toujours bien distinguer les connaissances fournies par l'une et l'autre méthode rend en effet possible une confrontation fructueuse entre elles. Ce genre de confrontation est menée dans un dernier alinéa du commentaire étymologique de certains articles du DÉRom, ainsi par exemple par Paul Videsott *s.v.* */'unkt-u/ :

Le corrélat du latin écrit du type II., *unctum* s.n. « onguent », est connu depuis Apulée (* *ca* 123/125 – † *ca* 170, OLD). Le latin écrit de l'Antiquité, qui atteste par ailleurs ce lexème dans le sens « nourriture riche » (dp. Horace [* 65 – † 8], OLD), ne connaît pas, en revanche, de corrélat dans le sens « matière grasse élaborée utilisée en cuisine » (ci-dessus I.).

Du point de vue diasystématique ('latin global'), le sens « matière grasse élaborée utilisée en cuisine » (ci-dessus I.) de protorom. */'unkt-u/ ~ lat. *unctum* est donc à considérer comme un particularisme de l'oral, « nourriture riche », comme un particularisme de l'écrit, le sémème « matière grasse élaborée utilisée pour enduire » (ci-dessus II.) constituant l'intersection entre les deux codes. (Videsott 2012 *in* DÉRom *s.v.* */'unkt-u/)

Selon les dires de Steven Dworkin, “practitioners of Romance etymology are blessed (or cursed ?) by having at their disposal the rich documentation afforded by written Latin” (Dworkin à paraître, p. 7). À notre sens, le témoignage du latin écrit de l'Antiquité peut en effet tourner à la malédiction s'il détourne les travailleurs de l'étymologie romane de la reconstruction comparative. Mais pour ceux qui voudront bien accepter le fait que les langues

romanes sont d'abord des langues comme les autres, la documentation écrite de l'Antiquité latine constitue clairement une bénédiction, dont les romanistes pourront tirer profit pour fournir un apport inédit à la linguistique générale (cf. Maggiore & Buchi à paraître, p. 5-8). Pour le dire avec Clifford Leonard, dont le texte programmatique de 1980 se lit un peu comme une prémonition du projet qui anime le DÉRom : "once the role of Latin as a red herring in comparative Romance linguistics has been recognized, our future progress will have implications outside the field that will make scholars in other areas look on our diachronic studies with quickened interest" (Leonard 1980, p. 40).

Éva BUCHI
ATILF (CNRS & Université de Lorraine)

Références bibliographiques

- ANTTILA, Raimo, 1989² [1972¹]. *Historical and Comparative Linguistics*. Amsterdam/Philadelphie : Benjamins.
- APRILE, Marcello, 2004. *Le strutture del Lessico Etimologico Italiano*. Galatina : Congedo.
- BÜCHI, Eva, 1996. *Les structures du Französisches Etymologisches Wörterbuch. Recherches métalexigraphiques et métalexicologiques*. Tübingen : Niemeyer.
- BUCHI, Éva, 2010. « Where Caesar's Latin does not belong : a comparative grammar based approach to Romance etymology ». In : Brewer, Charlotte (éd.) : *Selected Proceedings of the Fifth International Conference on Historical Lexicography and Lexicology held at St Anne's College, Oxford, 16-18 June 2010*. Oxford : Oxford University Research Archive (<http://ora.ox.ac.uk/objects/uuid%3A237856e6-a327-448b-898c-cb1860766e59>).
- , 2012. « Des bienfaits de l'application de la méthode comparative à la matière romane : l'exemple de la reconstruction sémantique ». In : VYKYPĚL, Bohumil & BOČEK, Vít (éd.) : *Methods of Etymological Practice*. Prague : Nakladatelství Lidové noviny, p. 105-117.
- , à paraître. « Grammaire comparée et langues romanes : la discussion méthodologique autour du *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom). *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*.
- BUCHI, Éva, GONZÁLEZ MARTÍN, Carmen, MERTENS, Bianca & SCHLIENGER, Claire, à paraître. « L'étymologie de FAIM et de FAMINE revue dans le cadre du DÉRom ». *Le français moderne*.
- BUCHI, Éva & GREUB, Yan, 2013. « Le traitement du neutre dans le DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) ». Communication présentée dans la section « Linguistique latine/linguistique romane » du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013).
- BUCHI, Éva & SCHWEICKARD, Wolfgang, 2009. « Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire : du REW au DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) ». In : ALÉN GARABATO, Carmen, ARNAVIELLE, Teddy & CAMPS, Christian (éd.) : *La Romanistique dans tous ses états*. Paris : L'Harmattan, p. 97-110.
- , 2011a. « Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Vårvaro ». *Revue de linguistique romane* 75, p. 305-312.
- , 2011b. « Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane. Réponse à Alberto Vårvaro et contribution à un débat méthodologique en cours ». *Revue de linguistique romane* 75, p. 628-635.
- CAMPBELL, Lyle, 2004² [1998¹]. *Historical Linguistics. An Introduction*. Cambridge : MIT Press.
- CHAMBON, Jean-Pierre, 2007. « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 15, p. 57-72.

- , 2010. « Pratique étymologique en domaine (gallo)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le *TLF* et le *FEW* ». In : CHOI-JONIN, Injoo, DUVAL, Marc & Soutet, Olivier (éd.) : *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*. Louvain/Paris/Walpole : Peeters, p. 61-75.
- , à paraître. « Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane : entre Meillet et Herman ». In : GLEBGEN, Martin-D. & SCHWEICKARD, Wolfgang (éd.) : *Étymologie romane. Objets, méthodes et perspectives*. Strasbourg : Société de linguistique romane.
- DC = DU CANGE, Charles, 1954 [1883–1887]. *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (5 vol.). Graz : Akademische Druck- und Verlagsanstalt.
- DELORME, Jérémie, 2011. « Généalogie d'un article étymologique : le cas de l'étymon protoroman */βi'n-aki-a/ dans le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 106/1, p. 305-341.
- DÉRom = BUCHI, Éva & SCHWEICKARD, Wolfgang (dir.), 2008–. *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom). Nancy : ATILF : <http://www.atilf.fr/DERom>.
- DWORKIN, Steven N., à paraître. « Etymology ». In : *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*.
- FEW = WARTBURG, Walther von, 1922–2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes* (25 vol.). Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle : Klopp/Winter/Teubner/Zbinden.
- FOX, Anthony, 1995. *Linguistic Reconstruction. An Introduction to Theory and Method*. Oxford : Oxford University Press.
- HOCK, Hans Henrich, 1986. *Principles of Historical Linguistics*. Berlin/New York /Amsterdam : De Gruyter.
- LEI = PFISTER, Max & SCHWEICKARD, Wolfgang (dir.), 1979–. *Lessico Etimologico Italiano*. Wiesbaden : Reichert.
- LEONARD, Clifford S., jr., 1980. « Comparative grammar ». In : POSNER, Rebecca & GREEN, John N. (éd.) : *Trends in Romance Linguistics and Philology. Volume 1 : Romance Comparative and Historical Linguistics*. La Haye/Paris/New York : Mouton, p. 23-41.
- MAGGIORE, Marco & BUCHI, Éva, à paraître. « Le statut du latin écrit de l'Antiquité en étymologie héréditaire française et romane ». In : NEVEU, Franck, BLUMENTHAL, Peter, HRIBA, Linda, MEINSCHAEFER, Judith & PRÉVOST, Sophie (éd.) : *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française 2014 (Berlin, 19-23 juillet 2014)*.
- MEYER-LÜBKE, Wilhelm, 1890–1906. *Grammaire des langues romanes* (4 vol.). Paris : Welter.
- MOLHO, Maurice, 1996. « La linguistique romane est-elle ou n'est-elle pas un cas de la linguistique générale ? ». In : LORENZO, Ramón (éd.) : *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas (Universidade de Santiago de Compostela, 1989)*. La Corogne : Fundación "Pedro Barrié de la Maza, Conde de Fenosa" : vol. 8, p. 339-346.
- NGML = BLATT, Franz (éd.), 1957–. *Novum Glossarium Mediae Latinitatis ab anno DCCCC usque ad annum MCC*. Copenhague : Munksgaard.
- Niermeyer = NIERMEYER, Jan Frederik & KIEFT, Co van de, 2002² [1976¹]. *Mediae latinitatis lexicon minus* (2 vol.). Leiden/Boston : Brill.
- NORMAN, Jerry L. & COBLIN, W. South, 1995. « A new approach to Chinese historical linguistics ». *Journal of the American Oriental Society* 115, p. 576-584.
- OLD = GLARE, P. G. W. (éd.), 1968–1982. *Oxford Latin Dictionary*. Oxford : Clarendon.
- RANKIN, Robert L., 2003. « The Comparative Method ». In : Joseph, Brian D./Janda, Richard D. (éd.) : *The Handbook of Historical Linguistics*. Malden/Oxford/Carlton : Blackwell, p. 183-212.

- REW₃ = MEYER-LÜBKE, Wilhelm, 1930–1935³ [1911–1920¹]. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Winter.
- RINGE, Don & ESKA, Joseph F., 2013. *Historical linguistics. Toward a Twenty-First Century Reintegration*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SCHWEICKARD, Wolfgang, 2012. « Le *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)* entre tradition et innovation ». In : TROTTER, David (éd.) : *Present and future research in Anglo-Norman : Proceedings of the Aberystwyth Colloquium, 21-22 July 2011*. Aberystwyth : The Anglo-Norman Online Hub, p. 173-178.
- TLL = 1900–. *Thesaurus Linguae Latinae*. Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York : Teubner/Saur/De Gruyter.
- TOURATIER, Christian, 2005. « Système des consonnes ». In : Touratier, Christian (éd.) : *Essais de phonologie latine. Actes de l'atelier d'Aix-en-Provence 12-13 avril 2002*. Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 61-134.
- VARVARO, Alberto, 2011a. « Il DÉRom : un nuovo REW ? ». *Revue de linguistique romane* 75, p. 297-304.
- , 2011b. « La ‘rupture épistémologique’ del DÉRom. Ancora sul metodo dell’etimologia romanza ». *Revue de linguistique romane* 75, p. 623-627.

SUMMARY. — *Romance etymologists generally consider that due to the abundance of written evidence from Latin, which is believed to be the common ancestor of the Romance varieties, the etyma of the inherited lexicon do not have to be reconstructed through rigorous comparative reconstruction, but may be found in Latin dictionaries. According to this analysis, then, the Romance languages would not follow the same rules as other languages. The present paper uses the research results of the DÉRom (Dictionnaire Étymologique Roman) project to question the validity of this implied idiosyncrasy of Romance linguistics.*

RESUME. — *La etimoloxía románica sopelexa de mou xeneral que, por cuenta la bayura de los testimonios escritos del llatín, camentáu como l'antepasáu común de les llingües romances, los étimos del léxicu heriede nun tienen por qué reconstruyise al traviés de les operaciones perforzaes de la reconstrucción comparativa, yá que puen remanase nos diccionarios llatinos: les llingües romances nun sedríen, poro, unes llingües como les otres. Esti trabayu entrúgase sobre la sofitancia d'esti particularismu rescamplante de la llingüística románica per aciu de los resultaos d'investigación del proyeutu DÉRom (Dictionnaire Étymologique Roman).*